

## IV<sup>e</sup> Festival du film de l'Outaouais

Élie Castiel

Number 220, July–August 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48492ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

La revue Séquences Inc.

**ISSN**

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this article**

Castiel, É. (2002). IV<sup>e</sup> Festival du film de l'Outaouais. *Séquences*, (220), 11–11.



Vertiges de l'amour, de Laurent Chouchan

## Manifestations

### IV<sup>e</sup> Festival du film de l'Outaouais

#### La France à l'honneur

C'est la première fois que *Séquences* couvre le Festival des films de l'Outaouais, tenu cette année du 15 au 21 mars. Les représentants de la presse montréalaise étant peu nombreux, cela a permis aux organisateurs de leur réserver un traitement royal (transport adéquat et paisible, repas exceptionnels, réceptions sophistiquées, hôtel de grande classe...). Tout était impeccable. Sur le plan de l'organisation, par contre, il est souhaitable que, dans les prochaines éditions, il y ait plus de *correspondance* entre les différents membres des médias et les organisateurs (photos, entrevues, disponibilité de cassettes vidéos pour les films qu'on ne pouvait pas visionner en salle...).

Notre itinéraire était simple : couvrir le plus de films en deux jours. Mission presque impossible lorsqu'il fallait choisir entre deux et peut-être même trois films et une réception coquettement annoncée. À tel point qu'on s'est demandé si nous étions là pour voir des films ou assister à des événements.

Côté programmation, force est de souligner qu'un effort louable a été fait pour permettre aux spectateurs festivaliers de la région de voir des films qui, pour la plupart, ne seront pas distribués. Cette année, si l'on en juge par les titres proposées, la France était à l'honneur. Outre *L'Anglaise et le Duc*, d'Éric Rohmer, qui a laissé la plupart des spectateurs d'une salle comble totalement désorientés, sans doute perdus par la remarquable modernité du film, le reste de la programmation était marquée par le signe du compromis. Ce qui ne veut pas nécessairement dire : manque de qualité. Didier Farré, le directeur du FFO a déjà été distributeur. Il connaît parfaitement son métier et sait surtout comment négocier avec les différents distributeurs et les compagnies de production qui semblent lui accorder une confiance sans bornes.

C'est ce qui explique également qu'on ait retenu *Chaos* de Coline Serreau, comme film d'ouverture. Le choix s'imposait parce que des films français présentés, c'est celui qui a provoqué le plus d'interrogations. Interrogations sur le couple, sur la vie d'aujourd'hui, sur l'affectation des sentiments. On reviendra de

façon plus élaborée sur cette satire mordante de la vie urbaine construite selon les préceptes stylistiques du Dogme. Féroce, adroit, intelligent.

Il est impossible de ne pas s'apercevoir que les Français on fait du marivaudage un genre dans leur cinématographie. On le constate dans *Vertiges de l'amour* de Laurent Chouchan. À la veille d'épouser la femme qu'il aime, Vincent va *se construire* des hypothèses quant à son statut de futur homme marié. Sauf que... Ce qu'il y a de surprenant dans ce type de cinéma, c'est que le dialogue ne laisse jamais indifférent. Les reparties, l'une aussi brillante que l'autre, séduisent selon un procédé savamment contrôlé.

C'est la même sensation de bonheur précaire chez les personnages qu'on retrouve dans *Les Âmes câlines* de Thomas Bardinet. Ici, par contre, le passage à l'acte irréversible (non pas le mariage, mais le jeu de la séduction) est vécu par un homme dans la quarantaine qui tente d'attirer une jeune fille dans ses filets. Accordons à François Berléand (que nous avons déjà vu, entre autres, dans *Romance* de Catherine Breillat) une médaille d'honneur pour son interprétation élégante et spontanée.

De la comédie *diététique* *J'ai faim !* de Florence Quentin, on dira tout simplement qu'elle appartient à un courant du cinéma français qui tend à disparaître. Des répliques toutes faites, toutes arrangées, comme on dit ici *arrangées avec le gars des vues*. On soulignera toutefois le jeu savoureux de toutes les comédiennes, en particulier Catherine Jacob, très spirituelle et une Stéphane Audran dans un rôle à contre-emploi qui lui sied à merveille.

Côté cinéma étranger, nous n'avons vu qu'un seul film. Un grand film. Le tout dernier de Youssef Chahine, *Silence... on tourne* (*Skoot... hansawwar*). Malak, une riche cantatrice et comédienne, voudrait qu'on l'aime pour ce qu'elle est. À peine divorcée, elle tombe sous le charme d'un arriviste, Lamei, un homme plus jeune qu'elle. Pour Chahine, c'est là une autre occasion de jeter un regard acerbé sur son pays, là où compromis rime avec trahison, loyauté avec hypocrisie et où tout peut se vendre, où tout a un prix. Nous souhaitons qu'un distributeur puisse s'acquiescer les droits de ce film, peut-être pas le meilleur de Chahine, mais astucieusement, le plus politique.

Élie Castiel